



HAL
open science

Sept destins de soldats ligériens

Christophe Dargère

► **To cite this version:**

Christophe Dargère. Sept destins de soldats ligériens. colloque “ Première guerre mondiale et enseignement ”, Lycée François Mansart, Apr 2016, Thizy les Bourgs, France. hal-04730309

HAL Id: hal-04730309

<https://hal.science/hal-04730309v1>

Submitted on 10 Oct 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Sept destins de soldats ligériens

Par Christophe Dargère

Introduction

Je remercie vivement Joël Mack dit Mack pour son invitation et je le félicite pour son organisation. Je salue également toutes les personnes qui, de près ou de loin ont contribué à l'organisation du colloque. Mon intervention va se découper en trois parties.

Dans un premier temps je vais tenter de montrer comment on peut, à partir d'une simple curiosité, d'une simple sensibilité, être embarqué dans une démarche qui va aboutir à la retranscription de sept parcours de soldats dans la Grande Guerre.

Dans un second temps, je vais décrire succinctement le destin de chacun de ces sept garçons.

Enfin, je vais tenter de croiser l'histoire avec la sociologie et l'anthropologie pour montrer comment on peut, à partir de témoignages, dégager deux analyses sociologiques et anthropologiques. L'une portera sur la stigmatisation des soldats qui ne combattent pas au front, l'autre s'intéressera à la condition des soldats hospitalisés au travers du symbole de la couleur blanche.

I) L'histoire des sept témoignages

Cette partie peut se considérer comme la genèse de mon modeste parcours de passionné d'histoire (je précise passionné d'histoire car je n'ai pas la prétention de me considérer comme un historien).

Je vais vous expliquer comment j'ai pu obtenir ces témoignages.

Acte 1, la correspondance de Cyrille Ducruy

Dans mon village d'Ecoche situé au fin fond de la Loire, il y a eu une petite polémique lorsque la mairie a décidé de restaurer le soldat perché sur le monument aux morts.

D'une couleur terne et passée rendant la statue presque invisible au fil du temps, notre Poilu devint soudainement bleu vif, à peu près dans les mêmes tons que sa tenue véritable.

Suite à cette démarche salutaire pour entretenir la mémoire collective, de très surprenantes réactions m'interpellèrent.

D'étranges surnoms qualifièrent notre Poilu fraîchement repeint, qui avait soudainement cessé de faire partie d'un décor ne marquant les esprits que par son insignifiance.

Certains ironisaient alors : « c'est un schtroumpf ».

D'autres dramatisaient : « c'est un épouvantail effrayant qui va faire peur aux enfants ».

Désireux de savoir pourquoi le fait d'exhumer ses couleurs passées provoquait un tel émoi, j'entrepris une modeste recherche sur les soldats du village ayant combattu lors de la première guerre mondiale pour faire un article sur le bulletin municipal puisque j'étais l'un de ses rédacteurs.

Pourquoi les souffrances de ces hommes prenaient-elles la forme de la moquerie, de la peur ou de l'indignation presque un siècle plus tard ?

Pourquoi la guerre devait-elle s'envisager toujours en noir et blanc, comme dans ces quelques vidéos de mauvaise qualité que nous avons tous vues dans des documentaires, ou avec ces vieux clichés jaunés entassés dans les malles des greniers de nos grands-parents ?

Les champs n'étaient-ils pas verts, le ciel n'était-il pas bleu, le sang des soldats n'était-il pas rouge ?

J'ai donc retracé dans un premier temps le parcours des soldats échois morts pour la France. Puis l'on me conseilla de rendre visite « aux encyclopédies du village », afin d'en savoir davantage.

C'est ainsi que je rencontrai Marius Ducruy, qui me reçut de manière très courtoise. Il me dit à cette occasion que sa fille, Marie-Claude Auburger, possédait des courriers de son père, Cyrille Ducruy, adressés à sa mère. Il proposa de me les prêter.

Un dimanche de décembre 2008, en fin de matinée, il m'apporta donc trois gros classeurs de lettres soigneusement photocopiées, et scrupuleusement classées par sa fille.

Plongé dans leur lecture en début d'après-midi de ces trois cent cinquante lettres, je ne pus m'en extirper qu'à quatre heures du matin le lendemain (heureusement c'étaient les vacances scolaires).

Conscient de tenir là un véritable trésor pour le souvenir collectif, je décidai de retranscrire toutes ces lettres sans trop savoir ce que j'allais en faire. Au final, grâce à une belle rencontre avec Sophie De Lastours, directrice de collection chez L'Harmattan, nous avons publié cette correspondance commentée sous la forme d'un ouvrage paru dans sa collection.

Fin de l'acte 1 et début de l'acte 2 : les témoignages de six soldats ligériens

Mon ouvrage paru, des personnes m'ont alors contacté pour me proposer des témoignages de soldats.

Madame Devignot, de Villers, m'a téléphoné pour me dire qu'elle avait un carnet de notes du grand oncle de son mari.

Monsieur Stumpp, de Violay, m'a contacté pour me proposer une correspondance entre sa grand-mère et un infirmier qui rapportait des nouvelles de son grand-père.

Monsieur Vermorel, de Charlieu m'a téléphoné pour me proposer une correspondance entre le grand-père et la grand-mère de son épouse.

Je ne connaissais pas ces trois personnes qui ont pris l'initiative de se rapprocher de moi.

Monsieur Despinasse, de Belmont, dont j'avais la fille en cours de théâtre, m'a proposé le témoignage de son arrière grand-oncle.

Monsieur Pierre Thiolière, de Saint Etienne, que j'ai rencontré sur un forum spécialisé de la Grande Guerre (tout comme Violette ici présente) m'a proposé le témoignage d'un soldat dont il étudiait le régiment.

Enfin, Monsieur Bonnetain, de Bully, que j'ai rencontré lors d'une cérémonie de commémoration m'a offert un corpus de quatre volumes qui retraçait le parcours d'un soldat de son pays. Avec son association il avait publié cette correspondance et je lui ai demandé l'autorisation de publier une petite partie de ce corpus.

Ces six témoignages présentaient deux points communs :

- les soldats étaient tous nés dans le département de la Loire et leurs témoignages étaient tous conservés dans la Loire ;
- les soldats évoquent tous, à un moment donné, leurs conditions d'hospitalisation.

Après une discussion avec Sophie De Lastours, nous avons décidé de faire un second ouvrage sur cette trame (des soldats ligériens évoquant leur condition d'hospitalisation). Cet ouvrage a gentiment été préfacé par Jean-Paul Nomade, ecochois tout comme moi, et auteur sur la Grande Guerre tout comme moi (la comparaison s'arrête-là, Jean-Paul est un vrai historien pour sa part).

Voilà un peu l'histoire de ces sept témoignages. Je vais vous présenter désormais ces hommes, de manière sommaire évidemment.

II) Sept destins de soldats

Cyrille Ducruy

Cyrille Ducruy est un agriculteur français âgé de vingt-six ans lorsqu'il est appelé à prendre les armes en août 1914.

Originaire d'un petit village du nord du département de la Loire, Ecoche, c'est l'aîné d'une fratrie de deux garçons.

Au moment de la mobilisation, il est marié, père d'une petite fille de trois ans, et propriétaire d'une modeste ferme. Il commence la guerre en étant versé dans l'auxiliaire.

Il est infirmier à l'hôpital temporaire n°26 de Roanne (que J.P Nomade connaît bien car c'était le lycée où il fut proviseur et c'est aussi le lycée qu'il étudia dans son ouvrage « Roanne et son lycée pendant la guerre »). Incorporé dans le 86^{ème} régiment du Puy, il est ensuite consigné dans la caserne du Puy, et dans celle de Clermont Ferrand. A l'été 1915 il rejoint le 38^{ème} régiment d'infanterie stéphanois.

Il va combattre durant deux années, de l'été 1915 à l'automne 1917, notamment à Verdun en mars 1916, et à l'été 1917 à la côte 304.

Il fut blessé au bras, une « bonne blessure » qui lui permit d'être hospitalisé jusqu'à la fin de la guerre dans des hôpitaux bourguignons. Il eut trois autres enfants et vécut jusqu'en 1954. Il resta paysan à Ecoche, avec son épouse.

Etienne Chabry

Etienne Chabry vint au monde le 16 octobre 1890 à Bully. C'était l'aîné d'une famille de quatre enfants.

Jeune homme, il tenta l'exode rural pour trouver du travail, comme nombre de garçons de sa génération issus des campagnes, là où les bouches à nourrir étaient parfois de considérables fardeaux pour les modestes fermes des contreforts des monts du Forez.

Il travailla au port de Roanne, puis il prolongea sur Lyon cette première expérience roannaise. Et ce fut l'insouciance des vingt ans : garçon de restaurant puis garçon laitier. C'est dans cette tranche de vie où le monde s'ouvrit à lui que le service militaire lui rappelle ses devoirs d'enfant de la patrie. Après avoir passé deux années comme chasseur alpin dans la caserne savoyarde de Montmélian, il « rempile » en incorporant un régiment de Zouaves. Pendant deux ans, il découvre la Tunisie, puis le Maroc.

Quelques mois après cette aventure coloniale, le 12 août 1914, il s'embarque avec le 2^{ème} régiment de Zouaves de marche pour rejoindre la frontière belge. Il écrivait régulièrement à ses parents, ses cousins, ses cousines, ainsi qu'à de nombreux amis.

Après avoir vécu la terrible épreuve de la Bataille de la Marne, Etienne Chabry fut blessé le dimanche 27 septembre 1914 près de Maricourt, dans la Somme. Touché au flanc droit, il fut évacué dans l'Eure, à l'hôpital temporaire n°5 d'Evreux.

On le transféra ensuite à l'hôpital auxiliaire n°5 de Saint-Genis Laval, situé au pensionnat Sainte Marie (qui abritait également l'école libre des jeunes filles).

Il mourut chez lui en mai 1916, après une longue agonie d'un an et demie où il resta en permanence lucide et conscient de son sort. Il n'a jamais pu être opéré, son corps était criblé des nombreux éclats d'obus. Sa correspondance est donc une compilation de lettres adressées à de nombreux membres de sa famille.

Pierre Montélimard

Pierre Montélimard est né le sept novembre 1887 à Villars, dans la banlieue stéphanoise. Deuxième d'une fratrie de quatre enfants, il effectua ses obligations militaires d'octobre 1908 à septembre 1910. Inscrit plusieurs fois au tableau d'honneur, il acheva son service comme soldat de première classe. Mineur et fils de mineur, il épousa Jeanne en février 1914.

Rappelé à l'activité le jour de la mobilisation générale, il rejoignit Montbrison le 4 août. À partir de cette date, il écrivit très régulièrement à ses proches, et notamment à son épouse. Incorporé au 216^{ème} régiment d'infanterie montbrisonnais, il partit pour la zone armée le 11 août, alors que Jeanne était enceinte. Il connut son baptême du feu quelques jours plus tard, sur le front de l'Alsace, sans avoir combattu.

Pierre participa à la Bataille de la Marne début septembre 1914. Il fut blessé le 8 septembre lors d'une contre-offensive française, dans le secteur de Fosse Martin, à la Ferme Nogeon (Oise). Touché à la jambe gauche par une balle d'obus, il fut évacué à l'hôpital temporaire n°25 de Nantes.

Transféré ensuite à l'hôpital de Plessé, au cœur de la Loire-Inférieure, Pierre Montélimard regagna le dépôt du 16^{ème} régiment d'infanterie au début du mois d'octobre 1914. Ce retour à la caserne de Montbrison lui permit de voir sa petite fille Rose, née le dix octobre... en cette même ville de Montbrison. Pierre Montélimard est mort en décembre 1914. Après de longs mois sans nouvelles, sa famille se résigna au pire. On ne retrouva jamais son corps.

Ses écrits reposent sur la correspondance qu'il entretenait avec sa femme.

Joseph Duperron

Né en 1893, Joseph Duperron avait 21 ans lorsqu'il fut appelé à la mobilisation, en août 1914. Aîné d'une famille de quatre enfants, il vivait dans la ferme de ses parents, des paysans qui résidaient dans le village de Belmont.

Versé dans le 278^{ème} régiment d'infanterie de Limoges, il fut blessé lors d'une attaque allemande au tout début de l'été 1917.

Basé au nord de Soissons dans l'Aisne, son régiment essuya une attaque particulièrement violente en cette matinée du 20 juin, puisqu'une cinquantaine de soldats trouvèrent la mort, plus de cent cinquante soldats furent blessés, et autant ont été portés disparus.

Laisse pour mort pendant de longues heures sur le champ de bataille, il fut retrouvé par hasard, secouru par les Allemands, et emmené dans une petite ville de Westphalie, Paderborn. Soigné au lazarett du Kaiserhof, il évoque sobrement ses conditions de vie de blessé et de détenu dans des courriers exclusivement adressés à ses parents. Joseph revint à Belmont, se maria et eut deux filles.

Benoît Desseigné

Benoît Desseigné naquit le 28 juillet 1896 à Villers, au nord-est de Roanne. C'était l'aîné d'une famille de trois enfants. Destiné au métier de menuisier, il débuta son service alors que la guerre faisait rage depuis plusieurs mois. Incorporé dans le 5^{ème} Régiment d'Infanterie Coloniale caserné à La Valbonne près de Lyon, il partit pour le front de la Somme le 9 août 1916. C'est à partir de ce jour qu'il tint régulièrement et scrupuleusement un carnet dans lequel il consigna sa guerre. Après une période d'exercice d'un bon mois à Morvillers-Saint-Saturnin, il reçut le baptême du feu le 18 septembre 1916.

Benoît Desseigné fut touché à l'épaule et au dos un jour qui fit date dans le déroulement de la Grande Guerre. C'était le 16 avril 1917, au premier jour de la bataille du Chemin des Dames à laquelle il participa donc. Cette offensive de très grande envergure planifiée par les états-majors français se solda par un échec retentissant pour notre armée, et une véritable tragédie sur le plan humain.

Conséquence de ces revers, des mutineries vont remettre en cause la gestion désastreuse des troupes françaises. Benoît Desseigné a été évacué dans les Vosges. Il fut soigné dans l'hôpital complémentaire n°10 qui s'était établi au Casino de Vittel. Benoît Desseigné survécut et s'investit dans de nombreuses associations. Marié, il n'eut jamais d'enfant.

Joseph Devaux

Né en juillet 1879 à Belmont, Joseph Devaux, seul garçon d'une fratrie de quatre enfants, grandit dans la ferme familiale. Il se distingua rapidement sur les bancs de l'école. Joseph obtint le baccalauréat, et fit des études supérieures qui le conduisirent au séminaire parisien de Saint-Sulpice.

Il prit finalement un chemin radicalement différent, puisqu'il fit carrière au Crédit Lyonnais. Employé au tout début, il devint rapidement cadre. Il travailla à Roanne, et à Clermont-Ferrand. Il était chef de service à Annonay avant que la guerre n'éclate.

Parallèlement à cette vie professionnelle brillante, Joseph est le chef d'une belle petite famille. Il épousa Eugénie Berthelier en 1907 qui lui donna une fille (Jeanne, née en 1908), et un garçon (Emile, né en 1912).

Rappelé à la mobilisation, comme caporal au 104^{ème} régiment d'infanterie territoriale de Roanne, il fut versé dans divers autres régiments, avant de terminer sa guerre comme sous-lieutenant au 409^{ème} régiment d'infanterie. Une infime partie de sa correspondance (qui comprend au total plus de six cents lettres écrites à son épouse), inhérente à ses hospitalisations, est présentée ici. Joseph Devaux a été hospitalisé au moins trois fois pendant la guerre :

- en janvier 1915 pour des problèmes pulmonaires (transfert à l'hôpital mixte de Tulle, puis hôpital temporaire n°34 de Tulle) ;
- en mars 1916 au fort de Vaux, suite à une blessure au nez lors des premiers grands affrontements de la Bataille de Verdun (transfert à l'hôpital militaire de Chambéry) ;
- en octobre 1917 à Jouy dans l'Aisne pour une blessure à l'épaule gauche causée par un éclat d'obus (transfert à l'ambulance n°222 située à Tricot dans l'Oise).

Joseph Devaux est mort le six novembre 1918 des suites de blessures de guerre, ayant été une nouvelle blessé quelques jours avant.

Louis Brunel

Louis Brunel vit le jour le 18 novembre 1887 à Sainte-Colombe, un petit village ligérien situé dans l'est du Roannais. C'était l'aîné d'une fratrie composée de trois garçons et d'une fille. La famille migra ensuite à Violay, un village perché sur les hauteurs des Monts du Lyonnais, quelques kilomètres au-dessus de Sainte-Colombe-sur-Gand.

Louis était ouvrier agricole lorsqu'il épousa en 1913 une jeune ménagère, Marie. Il s'installa dans la ferme de son épouse, qui élevait ses deux sœurs et son frère, orphelins. Incorporé dans le 86^{ème} régiment d'infanterie du Puy, Louis Brunel est sur le front de la Somme à la fin de l'été 1916.

Il fut blessé le 19 septembre 1916, alors que sa compagnie était au plus près des lignes allemandes et qu'elle essuyait d'incessants tirs de mitrailleuses. Les soldats du 86^{ème} furent obligés de se terrer dans les tranchées en dépit du mauvais temps, ne pouvant se défendre qu'avec des grenades. C'est dans ces circonstances que Louis a été évacué à l'ambulance 12/1 de Cayeux en Santerre.

On le soigna pour un gros hémithorax, des plaies à la poitrine, des plaies multiples à l'avant-bras droit et au bras droit, une vaste plaie sur la partie dorsale de la main droite, ainsi que des plaies aux doigts de cette même main (il fut d'ailleurs amputé d'un doigt). Un infirmier avec qui il avait fraternisé, René Cognet, a écrit quelques lettres à sa femme pour la tenir informée de sa lente agonie, puisqu'il est mort au début du mois d'octobre 1916.

III) Analyses sociologiques et anthropologiques

1-Combattre le stigmat, la sanction sociale ou combattre l'ennemi ?

Reprenons maintenant le parcours de Cyrille Ducruy pour montrer comment son témoignage peut nous renseigner sur un phénomène sociologique, celui de la discrimination des « planqués » et de la circulation de cette discrimination dans les villages au moment de la guerre.

En août 1914, Cyrille Ducruy parvient à se faire verser dans le service auxiliaire en négociant avec un capitaine. Il ne croyait pas à une guerre longue et était davantage préoccupé par la récolte de ses pommes de terre, par la vente de son bétail que par l'avenir de son pays.

En fait Cyrille Ducruy finira par se battre en ayant le même état d'esprit que la très grande majorité de ses camarades comme l'exposent Georges Klochendler et Jean Yves Le Naour dans leur ouvrage *Cartes postales de Poilus* :

« Selon Louis Mairet, qui sera tué lors de l'offensive Nivelle de 1917, le soldat " ne se bat ni pour l'Alsace, ni pour ruiner l'Allemagne, ni pour la patrie. Il se bat par honnêteté, par habitude et par force. Il se bat parce qu'il ne peut pas faire autrement". »

Cyrille se retrouve donc « embusqué », d'abord à Roanne, près de chez lui, au Puy-en-Velay par la suite et enfin à Clermont-Ferrand.

Cette logique d'action qui peut s'interpréter comme un désengagement patriotique, sa famille va le payer cher. En effet, Cyrille Ducruy est épargné au moment où la guerre s'enlise, que les hommes reviennent dans leur foyer terriblement mutilés, gravement estropiés, considérablement traumatisés, parfois totalement aliénés.

En cette période, la liste des soldats morts pour la France s'allonge, en même temps que les tas d'obus usagés s'amoncellent sur le champ de bataille.

Ceux qui ne sont pas encore mobilisés, ou ceux qui ne sont pas encore partis dans les zones de combat sont considérés comme des planqués injustement privilégiés par rapport à ceux qui ont perdu la vie ou qui sont diminués dans leur intégrité physique et mentale.

Cantonné dans des dépôts situés à plusieurs centaines de kilomètres des lignes de front, Cyrille coule ainsi des jours tranquilles à l'arrière, bien loin des zones périlleuses.

Mais les jalousies relatives aux destins très divers que le sort a réservés aux Poilus deviennent un véritable poison qui envenime les relations sociales dans les villages français.

C'est ainsi que son épouse Marie va lui faire une demande particulièrement déroutante en lui demandant d'aller combattre, ne supportant plus les ragots et la stigmatisation dont sa famille fait l'objet.

La réponse de Cyrille Ducruy à cette « suggestion » en témoigne. Voici la lettre du trois mai de Cyrille à son épouse :

« Le Puy, le 3 mai 1915

Chère Marie,

J'ai reçu ta lettre avant-hier soir où tu me dis que je ferai peut-être bien de demander à partir. Je te dirai que je suis sur la liste du premier détachement d'auxiliaires. On devait même partir il y a deux ou trois jours mais ça a été retardé et je ne sais pas quand est-ce que l'on va partir. »

Pourquoi une jeune femme éperdument amoureuse de son époux en vient à lui demander de partir combattre, au risque de sa vie ?

La réponse réside dans le fait qu'elle souffre au quotidien d'une situation intenable, à tel point qu'elle en vient à demander à son mari d'aller combattre pour restituer l'honneur familial.

Cette requête paradoxale qui consiste à demander à l'homme de sa vie d'aller « au casse-pipe » pour faire de « la chair à canon » montre la forte pression subie par ceux qui sont encore épargnés.

Ainsi, les « chanceux » qui n'ont pas à faire les frais d'une tragédie familiale vont subir en retour une sanction sociale infligée par ceux qui ont payé le prix fort.

En cette période intensément dramatique, la souffrance se partage, se répartit. La jeune femme doit alors se positionner, entre l'insupportable humiliation de voir l'opprobre jeté sur sa famille et l'angoissante idée de savoir son mari exposé au danger en permanence.

Marie préfère assumer la souffrance du déchirement et de la mort, plutôt que de vivre les effets de la sanction sociale.

La force de la stigmatisation et de la discrimination conduit alors à cet invraisemblable paradoxe.

Une jeune femme préfère le risque d'avoir son époux au front plutôt que d'être exposée à la stigmatisation du village.

Ceci en dit long sur les processus de sanction sociale à l'époque.

Le symbole des draps blancs chez les soldats hospitalisés

Dans les témoignages de nos combattants ligériens, tout comme dans certains ouvrages célèbres relatant la Grande Guerre, on trouve un nombre considérable d'allusions relatives aux conditions de l'hospitalisation. L'hospitalisation est un profond bouleversement dans le quotidien du soldat. Elle constitue un retour inespéré et salvateur vers l'humanité et s'oppose aux comportements bestiaux qui régulaient les actes de chacun dans les tranchées.

Dans de nombreux témoignages, les soldats sont interpellés par la couleur blanche (tenues des infirmières, salles de soin)... Cette couleur si particulière évoque naturellement la virginité, la pureté, l'angélisme. Elle est en contraste absolu avec les dimensions grises, obscures et sombres qui caractérisent l'univers des tranchées.

Elle symbolise un environnement bienveillant, humain, soignant, associé à la redécouverte des relations sociales avec les femmes comme le montre Jean Leymonnerie :

« Ce qui me frappe d'abord, c'est un essaim de blanches infirmières, aux voiles flottants, aux sourires délicieux, ce qui m'éblouit et m'oblige à fermer les yeux tant je suis peu accoutumé à de semblables visions. »

Pour les soldats, elle représente l'arrivée dans un espace qui lutte pour que la vie triomphe, eux qui proviennent d'un lieu qui ne reflète que mort et destruction. Ce passage de l'enfer au paradis trouve son illustration dans la blancheur, et notamment celle des draps, comme le décrit Benoît Desseigné :

« Nous sommes hospitalisés dans les différents hôtels de cette petite ville d'eau, qui sont, depuis la guerre, transformés en hôpitaux. Je fus emmené au Casino

(hôpital complémentaire n°10). En arrivant, on nous fait nettoyer, on nous donne du linge propre et on nous conduit dans les salles où nous avons de bons petits lits blancs ; choses que nous n'avons pas vues depuis trois mois et demi. (jour consigné : le 21 avril 1917) »

Lorsque le soldat glisse son corps dans des draps blancs en arrivant dans les murs de l'hôpital, il réenclenche un processus qui avait débuté à sa naissance, que le front avait mis entre parenthèses, puisque dans les tranchées les hommes dormaient assis, parfois à même le sol.

Le simple fait qu'il soit dorme un lit peut alors suffire à distinguer l'homme de l'animal, cela l'inscrit dans un processus de civilisation.

Se coucher dans un lit propre constitue une étape dans la phase de la reconstruction identitaire, et, plus largement, vers un retour à une vie digne de ce nom comme le montre Gabriel Chevallier dans *La peur* :

« Blessé depuis six jours, n'ayant pas quitté le dur brancard sur lequel je ne pouvais me tourner, le lit dans lequel on me coucha me fut d'une douceur infinie, et de me trouver dans un lieu clair et propre, dans des draps blancs, me procurait un étrange étonnement. »

Cependant, la blancheur des draps inspire d'autres sentiments. Pour Célestin Freinet, c'est la manifestation d'un procédé de dépersonnalisation, qui tend à uniformiser le soldat blessé, dépourvu de singularité :

« On m'a changé de salle. Mais les salles se ressemblent si bien et les draps blancs uniformisent tant toutes les têtes des blessés. »

Le drap blanc qui entoure le corps du nouveau-né est aussi celui qui enveloppe la dépouille du soldat, accompagnant au final les grandes étapes de la vie de l'homme au travers de son destin (naissance, mariage, mort).

Ainsi, Joseph Devaux est « enseveli dans un linceul » d'après la lettre qui renseigne son épouse sur les circonstances de sa mort, et qui lui indique les dispositions administratives à prendre. Beaucoup de courriers émanant des sept témoignages évoquent la blancheur des pièces, des

draps, des tenues des infirmières, et nous révèlent en creux, à travers le fort symbole de pureté du blanc de l'hôpital, la terrible barbarie du front.

Conclusion

Pour conclure mon propos, je voudrai soulever une interrogation, un souci éthique, un questionnement déontologique. En effet, sous le prétexte du devoir de mémoire, tout ce qui émane du passé devrait se soumettre aux projecteurs de notre modernité et de notre connaissance.

Mais je dois reconnaître que parfois, en retranscrivant des courriers entre une épouse et son mari, ou lorsque je reprenais des propos pleins de souffrance et de détresse, j'ai éprouvé une certaine culpabilité, en violant quelque part l'intimité de ces personnes, qui écrivaient pour leur conjoint ou pour leur proche, et non pour que leur courrier tombent, un siècle plus tard, entre les mains d'un parfait inconnu, fouineur du passé, qui de surcroit va rendre public ces écrits en les publiant.

Cette remarque est plutôt un avertissement qui doit toujours accompagner, à mon sens, l'esprit de celui qui se penche sur une correspondance de guerre ou sur des témoignages, quels qu'ils soient.